REVUE ARCHEOLOGIQUE DE PICARDIE

N° spécial 17/1999 - 390 Frs
60 €uros

Actes du colloque international d'archéologie aérienne

AMIENS, 15 - 18 octobre 1992

Hommage à Roger AGACHE

pour 35 ans de prospections aériennes dans le Nord de la France

Jimmy Glibert 99.

LE RÊVE DE VOL DANS L'ANTIQUITÉ

Raymond CHEVALLIER *

Je n'ai pas l'intention, dans cette brève intervention, de me pencher, avec les physiologues, les psychologues, les psychanalystes, sur les mécanismes qui peuvent expliquer le rêve de vol chez le commun des mortels. Je me contente de vous renvoyer à Havelock Ellis *(Le monde des Rêves),* qui invoque « l'objectivation de l'élèvement et de l'abaissement rythmique des muscles respiratoires, de la systole et de la diastole des muscles du cœur sous l'influence de quelque oppression physique légère et inconsciente ». Me séduisent davantage ces lignes de G. Bachelard *(L'Air et les Songes)* : « Aimer, c'est voler… Ce besoin d'être allégé, d'être libéré, ce besoin de prendre à la nuit sa vaste liberté apparaît comme un destin psychique, comme la fonction même de la vie nocturne normale de la nuit reposante ».

Dans cette perspective, je voudrais au moins mentionner une page de mon compatriote, Brillat-Savarin, contemporain de Montgolfier, dans *La Physiologie du goût* (éd. de 1867, 215), qui conte cette anecdote : « Je rêvai une nuit que j'avais trouvé le secret de m'affranchir des lois de la pesanteur, de manière que mon corps était devenu indifférent à monter ou descendre, je pouvais faire l'un ou l'autre avec une facilité égale et d'après ma volonté. Cet état me paraissait délicieux et peut-être bien des personnes ont rêvé quelque chose de pareil; mais ce qui devient plus spécial, c'est que je me souviens que je m'expliquai à moi-même très clairement (ce me semble du moins) les moyens qui m'avaient conduit à ce résultat, et que ces moyens me paraissaient tellement simples que je m'étonnais qu'ils n'eussent pas été trouvés plus tôt. En m'éveillant, cette partie explicative m'échappa tout à fait, mais la conclusion m'est restée; et depuis ce temps, il m'est impossible de ne pas être persuadé que tôt ou tard un génie plus éclairé fera cette découverte, et à tout hasard je prends date ».

* Professeur à l'Université de Tours
Président honoraire de la Société française de photogrammétrie et télédétection
Colonel honoraire de l'Armée de l'Air.
3 square Debussy, F - 92160 ANTONY

Je n'ai aucune compétence pour vous parler des expériences de chamanisme, de lévitation ou d'extase (1). Mon propos sera aujourd'hui d'envisager le rêve de vol, ses représentations, sa symbolique chez les Anciens, Grecs et Romains. Si nous en avions le temps, il nous faudrait à vrai dire remonter aux épopées indo-européennes, où figure déjà le schéma du voyage aérien : Dédale a un lointain ancêtre en Yama, avec l'histoire d'une chute due à un mouvement d'orgueil.

J'aurais voulu commencer par les Grecs, mais un article récent de Christian Jacob, *Dédale géographe, Regard et voyage aériens en Grèce (Lalies* 3, Aussois, 1981), qui suggère que la figure mythique de Dédale est le modèle du regard géographique et que la description du monde est un voyage aérien en esprit, étude dont je ne saurais trop vous conseiller la lecture, m'a coupé l'herbe sous les pieds.

Je me contenterai de brèves remarques sur la littérature hellénique concernant mon sujet. En Grèce, tout commence avec Homère : *Iliade* XVIII, 468 sq. (description du bouclier d'Achille) est une véritable vision aérienne du monde contemporain; *Odyssée* XI, 305 sq. narre comment Otos et Ephialte tentèrent d'entasser l'Ossa et le Pélion sur l'Olympe pour se rapprocher des dieux.

Le livre des songes d'Artémidore *(Oneirocritica)* est quelque peu décevant : les rêves de vol y sont expliqués en vertu d'un symbolisme sommaire :
- un tel rêve qu'il vole et qu'il atteint le but désiré. De fait, il quitte le pays et réalise son projet;
- voler en étant muni d'ailes est un présage heureux pour tous. À la suite d'un tel songe, les esclaves obtiennent la liberté, parce que tous les oiseaux qui volent n'ont pas non plus de maître et ne sont soumis à personne;

(1) - Je note seulement que l'homme des glaces *(Similaun)* était peut-être un chaman, car il transportait des champignons hallucinogènes, encore utilisés par les sorciers des peuples primitifs.

- si on prépare un voyage, on rêve qu'on vole ;
- un homme qui vivait à Rome rêva qu'il volait autour de la cité près des toits et se réjouissait de la facilité de son vol, mais tandis que tous les assistants l'admiraient, fatigué, il cessait de voler et, tout honteux, se cachait. C'était un devin notable qui s'était acquis réputation et richesse. Mais il ne put en jouir : sa femme l'ayant quitté, déshonoré, il quitta la ville ;
- un homme rêva qu'il voulait s'envoler, mais qu'un ami l'en avait empêché en le retenant par le pied droit et cet ami s'appelait *Julius*. L'intéressé devait laisser Rome et avait tout préparé pour son départ. Mais dès le début du mois de juillet *(Julius)* survint un empêchement ; toutefois, il ne demeura pas à Rome jusqu'à la fin de ce mois, car celui qui l'avait retenu en rêve était un ami.

On trouve du moins dans *l'Onirocritique* une notation intéressante sur les paysages perçus lors des rêves et voyages aériens (§ 68).

Nous lisons encore avec plaisir *l'Icaroménippe* ou *Le voyage au-dessus des nuages* de Lucien. L'art du conteur nous donne l'illusion d'assister à l'événement : *(Ménippe)* ; « Comme je ne voyais aucun moyen de devenir moi-même ailé, je crus qu'en m'attachant les ailes d'un aigle ou d'un vautour, les seules qui fussent proportionnées à la grosseur du corps humain, je pourrais mener à bien mon entreprise. Alors, ayant capturé deux de ces oiseaux, je coupai soigneusement l'aile droite de l'aigle et l'aile gauche du vautour, puis je les liai l'une à l'autre et les ajoutai à mes épaules au moyen de fortes courroies ; j'ajoutai à leurs extrémités des anses pour les mains et je m'essayai à voler. D'abord, je ne faisais que sauter en m'aidant de mes mains et je me bornais à m'élever près de terre comme les oies et à marcher sur la pointe des pieds en remuant mes ailes. Puis, voyant que la chose me réussissait, je tentais plus hardiment l'expérience et, montant sur l'acropole, je me précipitai en bas et volai jusque sur le théâtre », etc.

Lucien aborde le thème du voyage aérien, fiction répondant au goût du merveilleux dans la littérature hellénistique, dans d'autres textes ; le *Philopseudès, Charon* ou *les Guetteurs, les Portraits.*

J'invite aussi mes auditeurs à relire le *Phédon* de Platon, où le mythe géographique de la destinée des âmes représente ces dernières libérées du corps. Le voyage de l'âme connaîtra une longue postérité grâce aux Néoplatoniciens comme Maxime de Tyr (IIe s. apr. J.-C.).

Quant à la vision aérienne du géographe, il faudrait citer le vol d'Iris (fig. 1) dans les *Argonautiques* et les panoramas d'Apollonios de

Fig. 1 : miniature du Virgile romain (Ve siècle). Iris et Turnus.

Rhodes : I, 985 : « À l'aurore, ils montèrent vers le haut Dindymon pour reconnaître eux-mêmes les routes de la mer ; 1111 : Devant eux, les grottes des Macriens et tout le pays situé en face de la Thrace apparaissaient comme s'ils les voyaient à portée de la main ; ils apercevaient dans la brume la bouche du Bosphore et les hauteurs de la Mysie, de l'autre côté, le lit du fleuve Aisépos, la ville et la plaine Népéienne d'Adrasteia ». On relira aussi le vol d'Éros (III, 158 sq.) : « Il traversa à la course le jardin chargé de fruits du grand Zeus, puis franchit les portes éthérées de l'Olympe. De là, une route descend du ciel ; les cimes de deux hautes montagnes en soutiennent la voûte… Au-dessous, il voyait tantôt la glèbe nourricière, les villes des hommes et les cours d'eau sacrés des fleuves, tantôt les cimes des montagnes et la mer à l'entour, tandis qu'il effectuait sa longue course à travers l'éther ».

On trouve chez Strabon quelques visions aériennes, par exemple XIII, 4, 5, le panorama du Tmôlos en Lydie : « Au-dessus de Sardes est le Mont Tmole, dont les flancs sont couverts de riches cultures et que couronne une tourelle d'observation en marbre blanc, bâtie par les Perses, laquelle découvre toutes les plaines environnantes, et principalement celle du Caystre » et une anticipation de

l'archéologie aérienne (V, 1, 6) : « Du haut de Poplonium où nous étions montés exprès… nous découvrions du côté de la campagne un certain nombre de mines abandonnées ».

Même sans descendre jusqu'aux démonologies du Bas-Empire, les auteurs latins sont nombreux à évoquer le sujet qui nous intéresse : Apulée, Catulle, Cicéron, les auteurs de l'*Histoire Auguste,* Horace, Lucrèce, Martial, Ovide, Plaute, Pline l'Ancien, Pomponius Mela, Properce, Sénèque, Tibulle, Tite-Live, Valerius Flaccus, Virgile (fig. 1). Je ne prendrai que quelques exemples thématiques en indiquant au passage que l'étude du vocabulaire spécifique *(volare,* avec de nombreux préfixes…) et des sujets variés, concrets et abstraits, qui volent : bateau, char, foudre, heure, navire, nuage, parole, renommée, temps, trait, ne manque pas d'intérêt.

Citons d'abord les descriptions précises d'êtres volants chez Pline l'Ancien, véritable précurseur de Buffon, qui envisage aussi la symbolique de l'oiseau :
- NH, X, 8 : « l'aigle de mer, descendant du ciel en vol plané et apercevant dans la mer un poisson, s'abat sur lui, et après avoir écarté les eaux avec sa poitrine, il l'enlève ».
28 : « les milans paraissent avoir enseigné l'art du gouvernail par les inflexions de leur queue, la Nature montrant dans le ciel ce qu'il fallait faire dans la mer ».
63 : vol des oies et des cygnes : « ils se portent en avant comme les liburnes en formant une pointe, ce qui leur permet de fendre l'air plus facilement que s'ils fonçaient en un front rectiligne ; en arrière, ce coin s'élargissant peu à peu, la formation s'étend et offre une large surface au vent qui la pousse. Chacun pose le cou sur celui qui le précède ; les guides fatigués sont reçus à l'arrière-garde… L'hirondelle est le seul oiseau dont le vol soit sinueux et rapide, ce qui l'empêche de devenir la proie des autres oiseaux ; elle est aussi le seul oiseau qui ne prenne sa nourriture qu'en volant ».
- XI : les abeilles : 20 : « elles s'envolent toutes ensemble si la journée doit être douce… Quand la troupe s'est rendue au travail, les unes apportent des fleurs avec leurs pattes, les autres de l'eau qu'elles transportent soit dans leur bouche, soit en gouttelettes contenues dans le duvet qui couvre tout leur corps… Celles qui portent le pollen des fleurs, chargent avec leurs pattes de devant leurs pattes de derrière, que la Nature a faites rugueuses à cette fin, et leurs pattes de devant avec leur trompe, puis, chargées de partout, elles reviennent, pliant sous le faix. Chacune d'elles est reçue par trois ou quatre abeilles qui la déchargent… Les abeilles porteuses recherchent les vents favorables… Quand le vent est contraire, elles volent au ras de terre, en évitant les ronces ».

Insectes et oiseaux fournissent maintes comparaisons poétiques, par exemple chez Ovide *(AA* I, 96) : « Comme les abeilles, lorsqu'elles ont trouvé les régions boisées qu'elles affectionnent et les pâturages odoriférants, butinent les fleurs et le thym, ainsi les femmes, dans leurs atours les plus élégants, se pressent aux jeux où va la foule ».

Les êtres volants relèvent souvent de *la magie,* dont on trouve chez les Latins l'illustration aussi bien que la dérision :

L'illustration dans les *Métamorphoses* d'Apulée, qui se situent « au cœur de la Thessalie, berceau des arts magiques et des incantations » (II, I) «... Entendais-je un oiseau ? C'était un homme encore, auquel avaient poussé des plumes ». Les sorcières y « revêtent la figure d'oiseaux, de mouches ». Bien connue est la fameuse scène de métamorphose magique (III, 21) : « Voici la scène dont je fus témoin… Après s'être d'abord complètement dévêtue, Pamphilé ouvrit un coffret et y prit plusieurs boîtes, ôta le couvercle de l'une d'entre elles, en tira une pommade dont, en se frottant longuement avec ses mains, elle s'oignit tout le corps, du bout des ongles au sommet de la tête ; puis, à la suite d'un long conciliabule avec sa lampe, elle agite ses membres d'un mouvement saccadé. Et, tandis qu'ils battent l'air doucement, on voit onduler peu à peu un moelleux duvet, croître de fortes plumes, se durcir un nez recourbé, s'épaissir des ongles crochus. Pamphilé devient hibou. Alors, avec un cri plaintif et pour s'essayer, elle se soulève de terre par bonds progressifs, puis, bientôt, s'élance dans les airs et, à tire-d'aile, s'éloigne ».

Et voici, chez Plaute, *Poenulus,* acte II, scène I, la dérision de la magie ; avec allusion mythologique aux oiseaux de Stymphale : (Antamonides) : « Je te disais donc, mon petit leno, que dans cette bataille Pentétronique, il y eut 60000 hommes volants qui, en un seul jour, reçurent la mort de ma main -Leloup : Des hommes volants ? - Tout comme je te le dis -Voyons, existe-t-il quelque part des hommes volants, je te prie ? - Il en a existé ; mais je les ai tués… Je donnai à mes soldats de la glu et des frondes… Ils mettaient dans leurs frondes des balles de glu d'une certaine grosseur ; c'est avec cela que je les ai fait bombarder les hommes volants. Bref, tous ceux qu'ils atteignaient avec la glu tombaient à terre, durs comme poires. Aussitôt tombés, je les tuais en leur enfonçant une de leurs plumes dans la cervelle, comme aux tourterelles ».

Dans la même pièce, relevons encore ce proverbe très prosaïque (4, 2, 49) : « *Sine pennis uolare haud facile est* ».

Faut-il rappeler que cette veine existait déjà chez Aristophane *(La Paix)* ?

L'une des entités volantes les plus célébrées et les plus représentées est *l'Amour,* chanté par tous les élégiaques. Citons au moins Properce II, I2, 6 : « Ce n'est pas pour rien qu'on donna à l'Amour des ailes comme le vent (expressions comparables chez Virgile, En. XII, 248; Ovide, *Amor.* II, 49) et que de ce dieu ailé on fit un homme au cœur volage : ne sommes-nous pas le jouet des vagues et la brise qui nous porte n'est-elle pas l'inconstance même? ». Properce encore (II, 30); « Où fuis-tu, insensé? Aucune fuite n'est possible : quand tu fuirais jusqu'au Tanaïs, l'Amour t'y suivrait. Quand Pégase sur son dos t'enlèverait dans les airs, quand l'aile de Persée soulèverait tes pieds, quand tu fendrais le vent avec des talonnières, il ne te servirait de rien de monter aussi haut que Mercure. L'Amour plane toujours sur nos têtes, il plane sur l'amant et il s'appesantit de tout son poids sur les cœurs encore libres ».

Parmi les dieux qui volent, voici *Mercure* s'éprenant de l'Athénienne Hersé, d'après Ovide, *Mét.* II, 708 : « Le dieu qui porte le caducée avait pris son essor par un mouvement égal de ses ailes, et, tout en volant, il contemplait d'en haut les champs de Munychie (port d'Athènes), la terre chère à Minerve et les arbres du riant Lycée. (Il aperçoit des jeunes filles). Au lieu de continuer tout droit sa route, il suit une ligne courbe, en décrivant toujours le même cercle. Quand un milan, oiseau rapide entre tous, a vu les chairs d'une victime… il tournoie, sans se décider à s'éloigner, et il fait avidement la ronde, battant des ailes autour de la proie qu'il espère; ainsi, au-dessus de la citadelle de l'Actè, l'agile dieu de Cyllène infléchit sa course et trace son circuit dans le même espace des airs… Le dieu change de route et, abandonnant le ciel, il se dirige vers la terre… Après avoir purifié ses pieds, il en fait briller les talonnières ».

Pour les héros volants, c'est encore Ovide qui nous a laissé le tableau le plus pittoresque de *Persée* libérant Andromède *(Mét.* IV, 615) : « Persée fendait l'air subtil de ses ailes stridentes, tandis que, victorieux (de la Gorgone), il planait au-dessus des sables de la Libye… Puis, chassé à travers l'espace par les vents querelleurs, il va de côté et d'autre, semblable à un nuage chargé d'eau; il plonge ses regards du haut des airs sur la terre lointaine et il survole l'univers tout entier (il s'arrête chez Atlas, qu'il pétrifie). Il reprend ses ailes, les attache à ses divins pieds et suspend à sa ceinture son arme recourbée (la harpé); puis, agitant ses talonnières, il sillonne l'air limpide. Il avait déjà laissé autour de lui des nations innombrables, lorsque ses regards tombent sur les peuples de l'Éthiopie (et il s'éprend d'Andromède) : Saisi à la vue de tant de beauté, il oublie presque de battre les airs de ses ailes. (Arrivée du monstre). Tout à coup le jeune héros, repoussant la terre du pied (noter l'image de la nage), s'élève jusqu'aux nues. À peine le monstre a-t-il aperçu son ombre à la surface de la mer qu'il se jette sur cette ombre avec fureur; quand l'oiseau de Jupiter a aperçu dans un champ découvert un serpent qui présente à Phébus son dos livide, il le saisit par-derrière… Ainsi, se précipitant d'un vol rapide à travers l'espace, le descendant d'Inachus s'abat sur le dos du monstre… Persée, grâce à ses ailes, se dérobe promptement aux avides morsures de son ennemi…».

Parmi les êtres ailés figurent les ombres des morts, souvent hostiles, cf. Ovide, *Ibis* I55 sq. : « Tu me verras dans tes veilles et, t'apparaissant dans les ombres silencieuses de la nuit, je chasserai ton sommeil. Enfin, quoi que tu fasses, je volerai devant ton visage et devant tes yeux, je gémirai et nulle part tu n'auras de repos », *cf. Amores* I, 6, 13 : les ombres qui volent dans la nuit et I, 8, 13 (à propos d'une vieille sorcière) : « Je la soupçonne, métamorphosée, de voler à travers les ombres de la nuit et de revêtir de plumes son vieux corps; je la soupçonne et c'est le bruit qui court » et Tibulle, I, 5, 5I : « Qu'autour d'elle (la *lena)* voltigent des ombres déplorant leur destinée sans cesse ».

Les morts illustres, généraux et empereurs, eux, s'envolent au ciel, tel Enée, *cf.* Tibulle, I, 5, 39 : « Infatigable Enée, frère d'Amour ailé… Tu seras l'objet d'un culte, lorsque, de l'onde vénérable du Numicius, tu te seras élevé au ciel pour y être un dieu indigète ».

À propos de César, Ovide, *Mét.* XV fait dire à Vénus par Jupiter : « Emporte avec toi cette âme qui s'échappe de son corps immolé et change-la en étoile, pour que le divin Jules veille à tout jamais du haut des célestes demeures sur notre capitole et sur le forum… L'âme (de César) s'envole au-dessus de la lune et, traînant après soi, à travers l'espace, une chevelure de flamme, elle prend la forme d'une étoile brillante ».

Les *Diui,* empereurs défunts divinisés, s'ils n'ont pas subi de *damnatio memoriæ,* suivent cet exemple. C'est ce que Lucain souhaitait à Néron, aux beaux jours de leur amitié *(Pharsale,* I, 45 sq.) : « Toi, lorsque, ta mission accomplie, tu gagneras le ciel - mais n'aies point de hâte! - le palais céleste de ton choix te recevra et les cieux seront dans l'allégresse; qu'il te plaise de porter le sceptre ou de monter sur le char étincelant de Phébus et de parcourir de tes feux errants la terre, qui verra sans crainte ce changement de soleil, toute force divine te cédera le pouvoir de choisir quel dieu tu veux être et en quel lieu tu entends fonder l'empire de l'univers ».

Sur le vol comme *symbole de l'élan de l'âme* purifiée par l'ascèse philosophique et par la mort,

on renverra à Cicéron, *De Rep.* VI : c'est le fameux songe de Scipion, qui, se trouvant en Afrique chez Massinissa, voit en songe le premier Africain qui lui prédit sa destinée : « De ce lieu (la voie lactée, un espace circulaire qui, au milieu des flammes, brillait de la plus éblouissante blancheur), je contemplais l'univers entier et tout ce que je voyais me paraissait d'une merveilleuse beauté. Il y avait des étoiles que nous n'avons jamais vues de nos régions et les dimensions de tous les corps célestes étaient plus grandes que nous ne l'avons jamais supposé; parmi eux, le plus petit, qui se trouvait le plus éloigné du ciel et le plus proche de la terre, ne brillait que d'une lumière empruntée; quant aux sphères stellaires, elles dépassaient facilement le globe terrestre par leur grandeur. Et dès lors, la terre elle-même me sembla si petite que j'étais humilié de ce que notre empire n'en occupât, pour ainsi dire, qu'un point » (L'Africain) : « Ne vois-tu pas dans quels espaces sacrés tu es parvenu? Tu peux contempler les 9 cercles, ou plutôt les 9 sphères, qui forment la contexture de l'univers; l'une d'elles est la sphère céleste, la sphère extérieure, qui enveloppe toutes les autres ».

La très belle formule de ce livre (XIV, 14) : « Ceux-là vivent vraiment, qui ont pris leur vol, pour échapper aux chaînes du corps, comme à une prison » rend évidentes les réminiscences platoniciennes. Ces pages, qui évoquent la musique des sphères, présentent l'âme comme divine et immortelle.

Notons au passage que Cicéron *(De Diu.* II, 70), contre son frère pour qui « les âmes des hommes, quand le sommeil les délivre des entraves du corps, ou quand l'inspiration les agite et les livre à leur propre mouvement, aperçoivent ce que ne peuvent apercevoir des âmes mêlées aux corps », ne croit pas, quant à lui, à la divination par les songes; comme en témoigne l'anecdote suivante : « Un coureur raconte à l'interprète des songes qu'il a rêvé qu'il était changé en aigle ». Tu as vaincu, s'écrie l'interprète; car il n'y a pas de vol plus rapide que celui de cet oiseau. Mais Antiphon lui dit : « Sot, ne vois-tu pas que tu es vaincu? Cet oiseau, qui poursuit et chasse les autres oiseaux, est toujours le dernier ».

À côté de Cicéron, on placera de nombreux passages de Sénèque : dans *Les Consolations* : à *Helvia,* XX, ce magnifique éloge de la science et de la philosophie : « Mon âme, dégagée de tout vain embarras, suit sa vocation véritable, et tantôt se recrée à de menus travaux, tantôt s'élève, passionnée de vérité, à la contemplation de sa nature et de la nature de l'univers. Elle étudie d'abord la terre et sa structure, puis le régime des mers qui l'enveloppent et l'alternance du flux et du reflux; elle observe ensuite l'intervalle qui sépare le ciel de la terre… enfin, après avoir exploré ces zones inférieures, elle s'élance d'un bond jusqu'au sommet des cieux et jouit du magnifique spectacle qu'offre à ses yeux le monde divin : elle parcourt, reprenant conscience de son éternité, tout le passé et tout l'avenir, d'un bout à l'autre des siècles ». On rapprochera ce passage de Maxime de Tyr -XVI, 6 sq.- : (Dans le songe du philosophe) « l'âme s'élance sur toute la surface du globe, puis de notre sol au ciel, où elle traverse toute la mer, parcourt toute la terre, franchit dans son vol toute l'étendue de l'air, où elle accompagne le soleil et la lune dans leur voyage circulaire, où elle s'unit au chœur de danse des autres astres et se fait presque la compagne de Zeus pour gouverner et ordonner l'ensemble des êtres. Ô bienheureuse course, ô spectacle merveilleux; ô songes pleins de vérité ».

Des rapprochements s'imposent avec *La Consolation à Marcia,* 25 : « Ton fils s'en est allé tout entier. Après un court séjour au-dessus de nos têtes, le temps de se purifier et de se débarrasser de toutes les tares, de toutes les souillures de la vie mortelle, il s'est élancé au plus haut des cieux, et maintenant il s'ébat librement parmi les âmes des bienheureux. Il a été accueilli dans la sainte société des Scipions et des Catons. Il a retrouvé son père. Il prend près de lui son petit-fils, charmé de cette lumière nouvelle; il lui explique la marche des astres qui l'avoisinent… et l'initie à tous les mystères de la Nature… Il lui fait aussi plonger ses regards tout au fond de l'espace, jusqu'à la terre… Au sein de l'espace éternel et des libres étendues, ils n'ont plus rien qui les sépare, ni vastes mers, ni hautes montagnes, ni ravins impraticables, ni Syrtes au fond mouvant : pour eux toute route est unie, ils se meuvent avec une agilité idéale, se pénètrent réciproquement, et se mêlent à la substance des étoiles. 26 : prosopopée de Cremutius Cordus; « (de là) on contemple toute la suite des âges, passés et à venir. Heureux ton fils, Marcia, il a pénétré ces mystères ».

Et *Consolation à Polybe* IX, 3 : « Ou les morts ont encore quelque sentiment, et dans ce cas l'âme de ton frère a la joie d'avoir enfin, comme au sortir d'une longue prison, recouvré sa pleine et entière liberté; elle jouit du spectacle de la nature, contemple de très haut les choses humaines et voit de près, en revanche, les choses divines, dont elle avait si longtemps cherché à découvrir le mystère ». 8 : « il jouit maintenant sans obstacle de l'immensité des cieux : de cet humble et bas séjour, il s'est élancé vers la contrée mystérieuse qui ouvre aux âmes dégagées de leurs chaînes ses bienheureuses retraites; il y circule maintenant en liberté et découvre avec un ravissement suprême tous les trésors de la Nature. Ne t'y trompe pas : ton frère ne

s'est point vu retirer la lumière, il s'en est vu donner une plus pure. C'est là que nous nous acheminons tous ».

Même profession de foi dans *QN*, Pr. 5-7 : « Ah ! Combien l'homme est méprisable s'il ne s'élève pas au-dessus de ce qui est humain… L'âme a, dans sa perfection et sa plénitude, le bonheur que peut atteindre la condition humaine, quand, pleine de mépris pour tout ce qui est mal, elle gagne les hauteurs du ciel et pénètre jusque dans les replis intimes de la Nature. Elle plane alors au milieu des astres… Elle ne peut pas faire fi des portiques… avant d'avoir fait le tour du monde et, jetant du haut du ciel un regard dédaigneux sur l'étroite terre, couverte en grande partie par la mer et, là où elle émerge, désolée sur de vastes étendues par le soleil qui la brûle ou les glaces qui l'engourdissent, avant de s'être dit : C'est là ce point que tant de nations se partagent par le fer et par le feu ? Oh ! Combien sont risibles les frontières que les hommes mettent entre eux… Si tu t'élèves jusqu'aux régions qui sont vraiment grandes, toutes les fois que tu verras des armées marcher… l'envie te prendra de dire : la troupe noire s'avance dans la plaine (citation de Virgile, *Aen.* IV, 404, évoquant une procession de fourmis) ».

D'autres rapprochements s'imposent avec plusieurs passages des *Lettres à Lucilius* : 48, II : « C'est bien ce que me promet la philosophie : m'élever au niveau de dieu » ; 58, 27 : « Élançons notre âme vers les réalités éternelles ! Admirons, planant au plus haut de l'espace, les formes idéales de toutes choses » ; 66, 6-7 : « Une âme en communication avec tout l'univers et attentive à en explorer tous les secrets dominant de très haut la contingence et l'accident. Une telle âme s'identifie à la vertu. Celle-ci n'apparaîtrait pas sous une autre image, s'il nous était donné de l'embrasser d'une seule vue, si elle se révélait une fois tout entière ».

Deux mythes par excellence évoquent encore dans l'imaginaire collectif le rêve de vol : ceux d'Icare et de Phaéton (fig. 2).

Ovide (*AA* II, 43) raconte ainsi l'histoire de Dédale et d'Icare : « Souvent le génie est éveillé par le malheur. Aurait-on jamais cru que l'homme pût emprunter la voie des airs ? Pour remplacer les rames des oiseaux, Dédale dispose régulièrement des plumes et attache son léger ouvrage avec des fils de lin ; l'extrémité est rendue plus solide par de la cire amollie au feu ». Voici les conseils qu'il donne à son fils : « C'est sur moi que tu dois régler ta marche avec les ailes que je t'aurai données ; j'irai devant pour montrer la route ; ne t'occupe que de me suivre ; guidé par moi, tu seras en sûreté. Si, à travers les couches de l'éther, nous nous approchons du soleil, la cire n'en pourra supporter la chaleur ; si, descendant, nous agitons nos ailes trop près de la mer, nos plumes, en battant, seraient mouillées par les eaux marines. Vole entre les deux. Prends garde également aux vents, mon fils, où te guidera leur souffle, laisse tes ailes te porter ». Tout en donnant ces conseils, il ajuste les ailes à son fils et lui montre à les mouvoir, comme une oiselle qui instruit ses petits débiles… Il y avait une colline, moins haute qu'une montagne, mais qui dominait le sol égal de la plaine. C'est de là qu'ils s'élancèrent de compagnie pour leur fuite pitoyable. Dédale remue ses ailes et se retourne pour regarder celles de son fils, non sans poursuivre régulièrement sa course. Déjà la nouveauté de leur route les charme, et bannissant toute crainte, Icare prend un vol plus hardi sur sa machine audacieuse. Un pêcheur les aperçut, tandis qu'il cherche à prendre les poissons à l'aide de son roseau flexible, et sa main laisse échapper la proie qu'il commence à saisir. Déjà se voyait à leur gauche Samos (Naxos, Paros et Délos chère au dieu de Claros étaient derrière eux), à leur droite Lebinthos et Calymné ombragée de forêts et Astypalaea environnée d'eaux poissonneuses, lorsque l'enfant, avec l'imprudente témérité de son âge, s'éleva plus haut vers le ciel et abandonna son père. Les liens (de ses ailes) se relâchent, la cire

Fig. 2 : la chute de Phaéton (sur une fresque de Pompéi).

fond aux approches du dieu (Soleil) et il a beau agiter ses bras, il ne peut se soutenir dans l'air subtil. Du haut des cieux il regarde l'eau avec épouvante ; la peur qui le fait trembler voile ses yeux de ténèbres. La cire avait coulé. Il agite ses bras dépouillés ; il s'affole et ne sait plus comment se soutenir. Il tombe, et, en tombant, il s'écrie : « Mon père, mon père, je suis entraîné ». Pendant qu'il disait ces mots, l'eau verte lui ferma la bouche. Cependant le père infortuné, et qui n'est plus père, s'écrie : « Icare, Icare ! cria-t-il, où es-tu et sous quel pôle du ciel voles-tu » ? Il criait « Icare » et il aperçut les plumes sur les eaux. Le corps de l'enfant fut confié à la terre ; la mer porte son nom » (Mer Icarienne, partie de l'Égée).

On mettra en parallèle la version des *Métamorphoses*, VIII, 183 : « Dédale s'applique à un art jusqu'alors inconnu et soumet la nature à de nouvelles lois. Il dispose des plumes à la file en commençant par la plus petite ; chacune est suivie d'une autre moins longue, de sorte qu'elles semblent s'élever en pente… Puis il attache ces plumes au milieu avec du lin, en bas avec de la cire et, après les avoir ainsi assemblées, il leur imprime une légère courbure pour imiter les oiseaux véritables. Le jeune Icare se tenait à ses côtés ; ignorant qu'il maniait les instruments de sa perte, le visage souriant, tantôt il saisissait au vol les plumes qu'emportait la brise vagabonde, tantôt il amollissait sous son pouce la cire blonde et par ses jeux il retardait le travail merveilleux de son père. Quand l'artisan a mis la dernière main à son ouvrage, il cherche à équilibrer de lui-même son corps sur ses deux ailes et il se balance au milieu des airs qu'il agite. Il donne aussi ses instructions à son fils. Icare, lui dit-il, tiens-toi à mi-hauteur dans ton essor, je te le conseille : si tu descends trop bas, l'eau alourdira tes ailes ; si tu montes trop haut, l'ardeur du soleil les brûlera. Vole entre les deux… prends-moi pour seul guide de ta direction… S'enlevant d'un coup d'aile, il prend son vol en avant, inquiet pour son compagnon, comme l'oiseau, qui, des hauteurs de son nid, a emmené à travers les airs sa jeune couvée ; il l'encourage à le suivre, il lui enseigne son art funeste et, tout en agitant ses ailes, il regarde derrière lui celles de son fils. Un pêcheur occupé à tendre des pièges aux poissons au bout de son roseau tremblant, un berger appuyé sur son bâton, un laboureur sur le manche de sa charrue les ont aperçus et sont restés saisis, à la vue de ces hommes capables de traverser les airs, ils les ont pris pour des dieux. Déjà sur leur gauche était Samos, chérie de Junon (ils avaient dépassé Délos et Paros) ; sur leur droite étaient Lébinthos et Calymné fertile en miel, lorsque l'enfant, tout entier au plaisir de son vol audacieux, abandonna son guide ; cédant à l'attrait du ciel, il se dirigea vers des régions plus élevées ».

Les Anciens ont donné du mythe d'Icare une interprétation morale. Assurément Dédale soumet la Nature à de nouvelles lois, mais il vaut mieux vivre caché. Ovide lui-même écrit dans *Les Tristes* 3, 4, 21 : « Pourquoi Dédale agitait-il des ailes sûres, alors qu'Icare donne son nom à une mer immense ? C'est que l'un volait haut et l'autre plus bas, car tous deux avaient des ailes empruntées ».

Quant à l'aventure de *Phaéton*, elle est évoquée par de nombreux auteurs, en particulier par Ovide (*Met.* II, I-400), chez qui l'art du récit suscite dans l'esprit du lecteur une véritable illusion. Ce mythe, souvent pur ornement littéraire, comporte un double symbolisme, personnel en premier lieu, psychologique et moral : Phaéton est le fils révolté contre son père ou, de façon plus générale, l'orgueilleux qui veut s'élever trop haut et dont l'audace est punie par la Némésis, même si, au jugement de certains, ce courage est héroïque. Citons ici Horace (*C.* IV, II, 25 sq.) : « Phaéton brûlé est l'effroi des espérances avides et, par un terrible exemple, Pégase t'enseigne à rechercher toujours des objets à ta mesure et, tenant pour sacrilège d'espérer au-delà des limites permises, à éviter un compagnon mal assorti ».

La leçon morale est indiquée chez Ovide dès le début de l'épisode : « C'est un châtiment, Phaéton, que tu demandes comme une faveur. Montre en tes souhaits plus de sagesse », malgré l'admiration du poète qui s'exprime dans l'épitaphe : « Ci-gît Phaéton, qui conduisit le char paternel. S'il ne put le diriger, du moins périt-il victime d'une noble audace ». Ovide a développé le symbolisme personnel dans *Les Tristes* : « Crois-moi, vivre caché, c'est vivre heureux et chacun doit s'en tenir à son sort. Mérops n'aurait pas vu son fils en flammes… s'il n'avait reconnu Phaéton comme son fils. Toi aussi, redoute toujours une élévation trop grande ».

La leçon morale apparaît dans le chœur de l'*Hercule sur l'Oeta* de Sénèque : « Quiconque quitte la route de la modération ne court jamais sur un sentier sûr : un enfant demande à distribuer une seule fois la lumière, monte sur le char paternel et, au lieu de parcourir la route accoutumée, il gagne de ses roues égarées des astres ignorés des flammes de Phébus et se perd en perdant l'univers avec lui… Qu'un autre entende vanter son bonheur et sa grandeur : pour moi, qu'aucune foule ne proclame ma puissance, que ma barque modeste serre de près le rivage ».

Mais ce conseil de modération de la sagesse populaire n'est apparemment pas pris à son compte par le philosophe, qui écrit dans le *De Providentia* : « Songe à quelle hauteur la vertu doit s'élever ; tu concevras qu'une telle escalade ne puis-

se s'accomplir sans péril ». Suit, en sept vers, un résumé de *Mét.* II, 63 sq. où Phébus cherche à dissuader Phaéton… Et le philosophe de conclure : « Une âme basse et paresseuse ne s'avance qu'en terrain sûr : la vertu gravit les cimes ».

Il existe aussi un symbolisme collectif, politique ou philosophique : Phaéton incarne la révolte contre le pouvoir officiel ou contre les dieux, comme par exemple chez Suétone *(Caligula,* XI, 2) : « Tibère déclara bien des fois hautement que Gaius vivait pour sa propre perte et pour celle de tous, qu'il élevait une hydre pour le peuple romain, un Phaéton pour l'univers ».

En sens inverse, le mythe a reçu dès Auguste une nouvelle interprétation (2), en rapport avec un mysticisme solaire du pouvoir royal, emprunté à l'Égypte. Il sera utilisé par Néron pour affirmer, par un retournement surprenant, la légitimité du pouvoir. Écrivains et artistes (voir les stucs de la Farnésine) privilégient le moment où Phaéton fait face à son Père, exposé à la lumière, scène interprétée comme un rite d'investiture par lequel le Soleil transmettrait à son successeur, avec ses rayons, sa royauté sur le monde.

Il existe enfin un sens naturaliste donné au mythe : lutte des éléments, destruction du monde par l'eau ou par le feu.

Cette triple signification du mythe explique que les développements qu'il inspire aient fait partie des exercices de rhétorique. Cette utilisation contribua à sa longue survivance dans les littératures européennes néo-classiques. Ces trois thèmes demeurent présents à travers le Moyen Âge jusque dans les créations modernes, littéraires et artistiques. Les symbolismes amoureux, moral, politique des mythes parallèles de Phaéton et d'Icare sont évoqués par Ronsard. J'ai eu l'occasion, naguère (*), de suivre ce filon jusqu'à la belle composition de Gustave Moreau (1878), qui retrouve Ovide dans son subconscient et jusqu'à l'aviateur G. d'Annunzio ; « Je ne voulus plus rien d'autre… que de rejoindre le char de feu, et que d'oser prendre par le mors son cheval de gauche, Eton aux rouges narines ».

La vision « aérienne » du topographe (fig. 3 et 4), sans rêve de vol, se trouve dans quelques textes latins. Citons au moins trois visions hautes chez Tite-Live, situées dans des contextes stratégiques :

(2) - *Cf.* mon étude citée en bibliographie et l'article de L. Duret, utilisant de façon nouvelle des textes de Vagellius, Lucain et Sénèque (IV9 III, *Israël.* I, 3-4).

(*) - Article cité en bibliographie.

- IX, 36, I-II : l'Étrurie vue du Mont Ciminius : « de là on découvrait les riches campagnes de l'Étrurie » ;
- XXI, 35, 7-9 : l'Italie vue des Alpes, montrée par Hannibal à ses hommes comme une proie ;
- XL, 21-22 : l'expédition manquée de Philippe de Macédoine sur le Mont Hermus : « Le désir de monter au sommet du Mont Hermus s'était emparé de lui, car il avait souscrit à l'opinion commune selon laquelle on pouvait, de là, apercevoir à la fois le Pont-Euxin, l'Adriatique, le Danube et les Alpes : le fait de voir ces contrées étendues sous ses yeux n'aurait pas peu de poids dans sa conception d'une stratégie contre Rome ».

Mais le brouillard rendit vain ce calcul. On rapprochera de Pomponius Mela (II, 2, 17), « L'Hemos (Balkans) se dresse à une telle hauteur que, du haut de son sommet, il laisse voir l'Euxin et l'Adriatique ». La proximité supposée des deux mers est un trait de la géographie mythique des *Argonautiques.* Strabon attribue à Polybe la paternité de cette idée.

Relevons aussi, chez Ovide, deux visions de « géographie aérienne » :
- *AA* II, 79 : « Déjà se voyaient à leur gauche Samos (Naxos, Paros et Délos chère au dieu de Claros, étaient derrière eux), à leur droite Lebinthos et Calymné ombragée de forêts et Astypalaea environnée d'eaux poissonneuses ».
- *Mét.* VII, 350 : description du vol de Médée, véritable lecture d'une carte de géographie aérienne : « Elle fuit à travers les hauteurs de l'espace, par-dessus les ombrages du Pélion asile de Philyra…, par-dessus l'Othrys et les lieux qu'a rendus célèbres l'aventure de l'antique Cérambus. Soutenu dans les airs par des ailes qu'il avait reçues des nymphes, au temps où la lourde masse de la terre était ensevelie sous les flots de l'Océan, il échappa au danger d'être enseveli avec elle par le déluge de Deucalion. Médée laisse à sa gauche l'Éolienne Pitane, le long serpent transformé en une image de pierre, la forêt de l'Ida, où Liber cacha sous la forme trompeuse d'un cerf le taureau volé par son fils et où le père de Corythus a reçu la sépulture sous un peu de sable ; les champs que Méra épouvanta par ses aboiements tout nouveaux ; la ville d'Eurypylus, où les mères de famille de Cos furent condamnées à porter des cornes, tandis que s'éloignait l'armée d'Hercule ; Rhodes, chère à Phébus, Ialysus, séjour des Telchines, qui ensorcelaient par leur seul regard tout ce qui leur tombait sous les yeux et que Jupiter indigné précipita dans les eaux soumises à son frère. Médée franchit encore les remparts de Carthée dans l'antique Céos, où Alcidamas devait apprendre avec surprise que du corps de sa fille avait pu naître une douce colombe. Elle aperçoit ensuite le lac d'Hyrié, Tempé, la vallée de Cygnus,

Fig. 3 : vue aérienne de la Sicile dans une miniature d'un manuscrit de Virgile (vers 420 ; au Vatican).

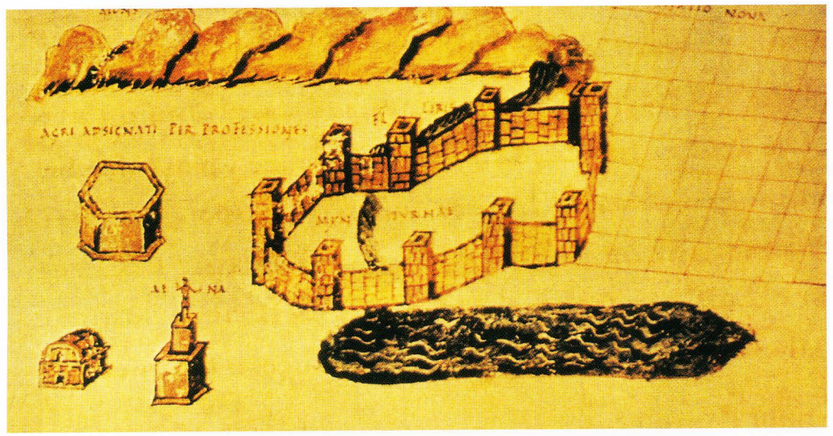

Fig. 4 : manuscrit d'arpenteur romain. Vision aérienne d'une ville et de son cadastre.

devenu célèbre par sa subite métamorphose en cygne ; là Phyllius, sur l'ordre de cet enfant, lui avait donné des oiseaux et un lion farouche qu'il avait domptés ; mis en demeure de vaincre aussi un taureau, il l'avait vaincu ; mais irrité de voir si souvent mépriser son amour, il refusa le taureau à celui qui lui demandait ce don suprême. L'enfant, indigné, lui dit : Tu souhaiteras de pouvoir me le donner, et il se jeta du haut d'un rocher ; tous croyaient qu'il était tombé, il était devenu un cygne, qui, soutenu par des ailes de neige, se balançait dans les airs… Près de là s'élève Pleuron où, sur des ailes tremblantes, Combé, fille des Ophiens, échappa aux coups de ses enfants. Puis Médée aperçoit les champs de Calaurie, consacrés à Latone, qui furent témoins de la métamorphose d'un roi et de son épouse en oiseaux. À droite est le Cyllène… Elle découvre encore au loin, en tournant ses regards en arrière, le Céphise… et la demeure d'Eumélus, qui pleure son fils enlevé dans les airs. Enfin elle atteint avec ses serpents ailés Ephyré… Emportée par ses dragons, présents du Titan, elle pénètre dans la citadelle de Pallas, qui vous a vus, Phéné, modèle de justice, et toi, vieux Périphas, prendre ensemble votre vol et qui a vu aussi la petite-fille de Polypémon planer sur des ailes nouvelles », étonnante revue des héros volants !

Nombreuses sont, sur ce thème, les références d'Ovide, qui s'est plu à conter, sur un ton badin, d'innombrables métamorphoses en êtres volants :
- la fille de Minyas, transformée en chauve-souris (IV, 415) ;
- Scylla changée en huppe (Ciris), poursuivie par son père Nisus, métamorphosé en aigle de mer ou orfraie (VIII, 451) ;
- Perdix (VIII, 237), la perdrix babillarde précipitée par Dédale du haut de la citadelle de Minerve : « Pallas, protectrice du génie, le reçut dans ses bras ; elle en fit un oiseau et, au milieu même des airs, le couvrit de plumes. La vigueur de son esprit jadis si prompt a passé dans ses ailes et dans ses pieds ; il a gardé son ancien nom. Pourtant cet oiseau ne s'élève jamais beaucoup ; il ne fait pas son nid sur des branches ou sur de hautes cimes ; il voltige près de terre et il dépose ses œufs dans les haies ; se souve-

nant de son ancienne chute, il redoute les hauteurs »;
- Morphée (XI, 650), Alcyone (731), Céyx (734, 749), Cénée (XII, 527), Périclymène (XII, 556), les Memnonides (XIII, 611). Dans l'univers mobile des *Métamorphoses,* même les choses inanimées peuvent voler, telle la couronne d'Ariane (VIII, 179) : « Elle vole à travers les airs subtils; dans son vol ses pierreries deviennent des étoiles aux feux étincelants, qui se fixent au firmament ».

Ovide est désespéré à l'idée que, « si l'âme immortelle vole là-haut dans l'espace - si le vieillard de Samos (Pythagore) a dit vrai - son ombre romaine errera parmi celles des Sarmates » (T. III, 3, 61); le poète exilé désirerait « être sur le char de Triptolème..., conduire les dragons qui permirent à Médée de s'enfuir de Corinthe... prendre et agiter tes ailes, Persée, ou les tiennes, Dédale, pour fendre de (son) vol l'air léger et voir soudain le doux sol de (sa) patrie ». Mais Ovide se promet du moins la gloire littéraire *(Mét.* XV, 871 sq.) : « La plus noble partie de moi-même s'élancera, immortelle, au-dessus de la haute région des astres et mon nom sera impérissable; aussi loin que la puissance romaine s'étend sur la terre domptée, les peuples me liront et, désormais fameux, pendant toute la durée des siècles, s'il y a quelque vérité dans les pressentiments des poètes, je vivrai ».

L'envol et la gloire du génie sont en effet célébrés par la plupart des poètes, à la suite des Grecs (Euripide 903 N) et des Latins, depuis Ennius, dont Cicéron *(Tusc.* I, XV, 34) cite l'épitaphe : « Point de larmes à mon sujet! A quoi bon? Je suis vivant et je vole de bouche en bouche ».

On pensera notamment à Horace. Dans le *Carmen* 2, 20, 19-20, le poète, se promettant l'immortalité, se représente métamorphosé en cygne volant jusque chez les peuples les plus lointains : « Elle n'est point ordinaire ni sans force, l'aile qui va m'enlever, poète métamorphosé, à travers le liquide éther... Voici déjà que, sur mes jambes, s'affaissent les plis d'une peau rugueuse, que je me change, par-dessus, en oiseau blanc, que poussent, sur mes doigts et mes épaules, des plumes lisses. Voici que je vais, plus rapide qu'Icare, le fils de Dédale, visiter, oiseau harmonieux, les rivages du Bosphore grondant et les Syrtes Gétules et les plaines hyperboréennes » et III, 30, 6-7 : « J'ai achevé un monument plus durable que le bronze. Je ne mourrai pas tout entier. Sans cesse je grandirai ».

Presque tous les thèmes évoqués sont présents chez Virgile :
- emplois métaphoriques du verbe « voler » pour les astres, les javelots, les chars, les navires, le poulain;
- vol symbole de l'immortalité du poète :
G. III, 8-9 : « Il me faut tenter une voie, grâce à laquelle je puisse moi aussi m'élever de terre et voir son nom glorieux voltiger sur les lèvres des hommes »;
G. IV, 181 : évocation du vol des abeilles : « les jeunes butinent çà et là sur les arbousiers, les saules glauques..., le tilleul onctueux », etc.
G. IV, 226 : à propos de l'âme divine qui anime tous les êtres : « On a dit que dieu se répandrait partout... Il n'y aurait pas de place pour la mort, mais toujours vivants, les êtres s'envoleraient vers la masse sidérale et monteraient en haut du ciel »;
G. IV, 325 : allusion à l'apothéose pour l'enfant d'une déesse.

L'Enéide est remplie d'envols :
- I 300 : Mercure vole à travers l'air immense, ses ailes battant comme des rames;
- III, 181-184 : peinture de la Renommée, Fama; « monstre horrible, démesuré : autant il a de plumes sur le corps, autant d'yeux vigilants -ô prodige - sous chacune, et autant de langues, autant de bouches qui parlent, qui se dressent dans la nuit, elle vole entre ciel et terre à travers l'ombre, stridente ».

Voici de pittoresques évocations du vol de Mercure :
- IV, 239 : « Et d'abord il attache à ses pieds les talonnières d'or qui, de leurs ailes, le portent dans les airs, soit au-dessus des mers, soit au-dessus de la terre, aussi rapide que le vent... Il emploie sa baguette à diriger les vents et nage au travers des troubles nuées. Et déjà dans son vol il distingue les flancs escarpés de l'Atlas... C'est ici que d'abord, déployant ses ailes toutes grandes, le dieu du Cyllène s'est posé; de là, d'un seul élan, tête en avant, il a plongé vers la mer, semblable à l'oiseau qui, autour des rivages, autour des roches poissonneuses, vole bas, au ras des eaux. Ce n'est pas autrement qu'entre ciel et terre il volait, vers les bords sablonneux de la Libye et qu'il fendait les vents ».

Autre messager divin, Iris :
- IV, 700 : « Iris, comme une rosée, ses ailes safranées déployant à travers le ciel mille couleurs changeantes au-devant du soleil, descend en volant et s'arrête au-dessus de la tête de Didon ».
- 605 : Junon envoie Iris du ciel vers la flotte troyenne. « Elle fait souffler les vents pour sa messagère. Elle, la vierge, pressant sa route à travers l'arc aux mille couleurs, sans être vue de personne, descend par ce chemin rapide ».

D'autres dieux volent, comme Neptune;
- V, 819 : « il vole à la crête des vagues »;
861 : « Il s'envola, dans l'air léger, il s'est élevé comme un oiseau ».

- V, 215, avant P. Valéry, compare un navire à une colombe « effrayée, elle fait battre ses ailes à grand bruit sous le couvert; bientôt, ayant glissé dans l'air tranquille, elle effleure une route transparente et cesse de mouvoir ses ailes rapides ».
- VI, 706 (aux Enfers) : « Alentour, des nations, des peuples volaient innombrables et comme dans les prairies où les abeilles, au sein de l'été, se posent sur les fleurs diaprées, s'épandent autour des lis blancs, toute la plaine bourdonne d'un murmure ».
- VII, 808 : « Camille volerait sur la cime d'une moisson de blé encore debout et ne blesserait pas les tendres épis; si elle s'avançait au milieu de la mer, elle y glisserait sur les vagues bouillonnantes et l'eau ne mouillerait pas ses pieds rapides ».
- IX, 2 : vol d'Iris envoyé par Junon;
- 14 : « les ailes toutes grandes, elle s'élève vers le ciel et, dans sa rapide ascension, découpe sous les nues un arc immense »; 803 : « l'aérienne Iris porteuse d'ordres »; X, 38 : « envoyée du haut du ciel »; 73 : « envoyée du haut des nues ».
- X, 646 : « Turnus croit voir le fantôme d'Enée fuyant devant lui : alors, se faisant léger, il s'envole vers les hauteurs »; 663 : « alors le léger fantôme s'envole très haut et se perd dans la noirceur des nuages ».
- XI, 139 : nouveau vol de la Renommée.
- XI, 746 : dans la plaine, comme une flamme, Tarchon vole.
- XI, 751 (à propos du même guerrier) : « Comme un aigle fauve emporte dans son vol un dragon (serpent) qu'il a saisi ».
- XII, 247 : Prodige : « le fauve oiseau de Jupiter poursuivait sous le ciel empourpré les oiseaux du rivage et leur troupe ailée et bruissante, lorsque soudain il fondit sur les eaux, et le cruel saisit de ses serres crochues un cygne magnifique... Tous les oiseaux à grands cris font volte-face ».
- XII, 855 : évocation des Furies *(Diræ)* vues comme des chouettes ou des hiboux : « Elle s'envole et un tourbillon rapide la porte sur la terre ».

Je termine cette trop brève revue des auteurs latins par une note humoristique : un érudit, anglais évidemment, a publié dans *Les Mélanges Burck* (Munich, 1983) une revue des objets volants non identifiés signalés par Tite-Live :
- XXI : « (en 218 av. J.-C.) à Rome, des éclairs ressemblant à des bateaux avaient jailli du ciel. Sur le territoire d'Amiternum, en beaucoup d'endroits, on avait vu au loin des êtres à forme humaine, vêtus de blanc, qui n'abordaient personne ».
- XXII, I, 9 : « À Arpi (en Apulie) on avait vu des boucliers dans le ciel »; n'est-ce pas précisément la forme des « soucoupes volantes »?
- XXIV (a.213) : « À Adria un autel avait été signalé dans le ciel, entouré de figures d'hommes en habits blancs, on avait vu, sur le fleuve de Terracine, des vaisseaux longs qui ne s'y trouvaient nullement ».
- XLIII (a.173) : « À Lanuvium on avait cru voir une grande flotte dans le ciel ».

Les OVNI existent bien, puisqu'on les rencontre déjà dans l'histoire romaine! *Nihil noui sub sole...* Pour que personne dans l'assistance ne s'y trompe, j'ai bien parlé d'humour anglais.

Ces « illusions des sens » sont dégonflées par Lucrèce, IV, 137 : « Souvent il nous semble voir voler des faces de géants qui répandent au loin leur ombre ».

Fig. 5 : Pégase. Mosaïque de Leptis Magna, *villa* du Nil.

Fig. 6 : Aphrodite sur un cygne. Plaquette d'ivoire de Carthage.

L'iconographie du vol est beaucoup plus riche qu'on ne pourrait l'imaginer *a priori* :
- représentations d'êtres réels : insectes, oiseaux ;
- animaux ailés fantastiques : griffon, phénix, sphinx, Pégase (fig. 5, page précédente) ;
- héros de la mythologie (fig. 6) ;
- messagers des dieux ;
- divinités ailées ;
- figures symboliques, notamment la Victoire, si fréquente dans l'art triomphal de Rome ;
- humains héroïsés, dans des scènes d'apothéose à signification à la fois politique et religieuse : apothéose de César, grand Camée de France, avec Pégase servant de monture à Germanicus ; consécration de Sabine (Palais des Conservateurs), apothéose d'Antonin le Pieux et de Faustine sur le socle de la colonne Antonine, apothéose de Julien sur le Grand Camée de Roumanie.

À côté de la valeur décorative de figures légères, adaptées aux grotesques *(Domus Transitoria, Domus Aurea)*, la signification symbolique est fréquente :
- saut de Sappho à la Basilique de la Porte Majeure ;
- envol des couples d'amoureux à la Maison des *Vettii* ;
- symbolique funéraire d'Icare incarnant l'évasion de l'homme hors du cachot de l'existence corporelle, de la lutte de l'aigle et du serpent, de l'enlèvement de Ganymède, illustrant l'espérance de survie. Sur les stèles funéraires de Syrie, l'aigle, substitué au buste masculin, signifie le retour des âmes vers les astres.

Cette symbolique se prolonge et se renouvelle dans le monde chrétien :
- lunette d'Elias dans les catacombes de la *via Latine* ;
- Jérusalem céleste dans l'hypogée des *Arelii* ;
- oiseaux de la mosaïque de Sainte-Constance à Rome avec, parfois, un sens nouveau : les colombes s'abreuvant à un calice, motif illustré dans l'art païen, par Sosos de Pergame, deviennent le symbole de l'âme se rafraîchissant à la Source de vie.

Les archéologues volants sont, bien sûr, particulièrement intéressés par les perspectives aériennes (paysages, villes, monuments) que nous ont laissées les Anciens, inspirées par l'expérience des vues hautes (à partir d'une tour, d'une montagne, depuis les gravures rupestres du Val Camonica), puis par les ratiocinations des géographes (notion de projection). En voici quelques exemples : reliefs - sur l'arc de Septime Sévère (Séleucie), sur la colonne Trajane (Sarmicegetusa) ; fresques - image populaire de Pompéi présentant une rixe dans l'amphithéâtre vu à vol d'oiseau, maison de Livie au Palatin, le Mont Vésuve vu du ciel, paysages, marines (port de Stabies, *villa* en bord de mer), vues de *villae* (d'un belvédère : l'existence en est connue par telle description de Pline le Jeune et par l'exemple fameux de la *villa* Hadrienne) ;
- mosaïques du Bardo (la *villa* du *dominus Julius)*, cirque vu à vol d'oiseau (Piazza Armerina), ville vue du ciel (Caserne des Vigiles), paysages nilotiques (Palestrina), panorama de Gerasa (Sainte-Marie Majeure) ;
- miniatures de manuscrits (le Virgile du Vatican) ;
- monnaies même où les graveurs ont réussi à évoquer, sur des flans réduits, le Colisée, le port d'Ostie, des villes *(Emerita, Tusculum).*
- cas remarquable entre tous et qui n'était pas unique de la *Forma Urbis* de Rome ou du cadastre épigraphique d'Orange, pour ne pas parler de l'unique exemple qui nous reste de carte géographique : la *Tabula Peutigeriana.*

Les représentations du vol ou du spectacle aérien n'étaient pas, répétons-le, de purs décors, mais étaient mises en œuvre dans les spectacles par des "cascadeurs" (le *petauristarius* était le spécialiste du saut périlleux) : Martial *(Spect.* 16) nous montre « un taureau emporté dans les airs (qui) s'est élevé du milieu de l'arène jusqu'aux cieux ». Les accidents devaient être fréquents : Suétone *(Néron,* 12) signale que, lors de jeux donnés par cet empereur, « Icare, dès son premier essai, tomba près de la loge du prince, qui fut lui-même éclaboussé de sang ». Le machiavélisme du tyran n'est pas exclu : on sait par Dion Chrysostome *(Or.* 21, 9) qu'il prit à la lettre les prétentions de magiciens grecs : sommé de voler, un homme oiseau s'écrasa au sol.

Dans tel autre cas de pathologie impériale, on peut parler d'une véritable hallucination mythologique *(SHA, Vita Aelii,* 5, 10) : « Lucius (Verus) mettait souvent à ses messagers des ailes de Cupidons, et leur donnait très volontiers le nom des vents : l'un était Borée, l'autre le Notus, ou l'Aquilon, le Circius… et il les faisait courir sans arrêt et sans pitié ».

Je n'ai envisagé que le monde païen, mais tiens à signaler les apocalypses et voyages dans l'au-delà, auxquels G. Kappler a consacré un livre en 1987 : à côté des descentes aux Enfers, les textes sacrés mentionnent des ascensions avec révélation des mystères des sphères célestes à des initiés : prophètes, apôtres, la Vierge. C'est ainsi que dans l'apocalypse latine de Paul on lit : « L'ange dit à Paul : Suis-moi, je te conduirai au séjour des Justes. Il le conduisit au troisième ciel ». Et le Psalmiste, 17, II, raconte : « *Et ascendit super Cherubim et volavit. Volavit super pennas ventorum* ».

Les Musulmans célèbrent l'ascension nocturne du Prophète Mohammed qui, en compagnie de Gabriel, s'éleva jusqu'au 7e ciel.

Le voyage céleste est un genre littéraire des apocryphes juifs. Et l'Iran mazdéen a connu de semblables voyages, dont la tradition se poursuit pendant tout le Moyen Âge.

Je voudrais encore rappeler l'exaltation de l'envol poétique, symbole de la gloire littéraire, dans la poésie française néolatine du XVIe siècle, avec Du Bellay *(Deffence et Illustration de la langue française,* II, 3) : « Qui veut voler par les mains et bouches des hommes, doit longuement demeurer en sa chambre et qui désire vivre en la mémoire de la postérité, doit comme mort en soy mesme, suer et trembler maintes fois » et plus encore Ronsard, chez qui le verbe "voler" apparaît plus de 250 fois : dans l'*Ode à sa Muse* de 1550, le poète, imitant ses modèles latins, s'écrie : « Je volerai tout vif par l'univers. Ma plume vole au ciel pour être quelque signe (constellation), car le poète savant/Fait toujours d'une plume animée/Voler partout sa vive renommée ».

On trouve chez lui des évocations du vol des abeilles, de l'Amour, d'Icare et de l'apothéose d'Hercule, auquel Ronsard s'assimile : « Je veux brusler pour m'envoler aux cieux, Tout l'imparfait de ceste escorce humaine, M'éternisant comme le fils d'Alcmène, Qui tout en feu s'assit entre les dieux ».

Il s'agit là d'un envol vertical, différent du vol horizontal de la Renommée, la *Fama* des Anciens. Les artistes de la Renaissance se sont intéressés aux héros volants : aux Offices de Florence figure une œuvre de G. Romano qui montre Dédale enseignant le vol à Icare.

Les machines de théâtre ont continué à ravir les spectateurs des opéras :
- La Bruyère : « Il ne faut point de vols, ni de chars, ni de changements aux tragédies de Bérénice et à Pénélope ».
- Fontenelle *(Mondes,* Ier soir) : « Il n'y a peut-être que quelque machiniste caché dans le parterre qui s'inquiète d'un vol qui lui aura paru extraordinaire, et qui veut démêler comment ce vol a été exécuté ». (2e soir) : « L'art de voler ne fait encore que de naître, il se perfectionne, et quelque jour, on ira jusqu'à la lune ».
- Pannard *(Œuvres descr. de l'Opéra)* : « J'ai vu Mars descendre en cadence ; J'ai vu des vols prompts et subtils ; J'ai vu la Justice en balance ; Et qui ne tenait qu'à deux fils ».
- Richelet note : « Buratini, maître de la monnaie du roi de Pologne, apporta en France, dans le XVIIe s., le modèle d'une machine pour voler ».

Le temps me manque pour arriver jusqu'à nos jours. Je signalerai au moins que la première œuvre de M. Yourcenar *(Le jardin des chimères)* montre dans Icare l'effort de l'homme vers l'absolu tandis que Dédale est totalement désabusé, ne croyant plus ni à l'ambition ni à la gloire, ni à l'amour, ni même à la sagesse. Les Nymphes ne peuvent retenir Icare dans le labyrinthe par leur séduction. Il parvient à obtenir les ailes de la chimère et s'envole vers Hélios sans prêter l'oreille aux Sirènes ni aux Vents qui lui font des promesses. Il veut atteindre l'absolu et il en meurt ; mais Hélios salue son effort : « Gloire à l'effort humain vers la beauté du jour… Gloire à celui qui tente, en un suprême élan, de monter jusqu'au ciel lumineux et brûlant vers le rayonnement des clartés immortelles ».

Malgré toutes les merveilleuses machines volantes qui ont permis à l'homme de conquérir

l'espace, le rêve de vol reste inscrit dans le cœur de tout un chacun : artistes (la tapisserie de J. Lurçat, *Le songe d'Icare)*, hommes de théâtre (la récente "volière Dromesko" à la Ferme du Buisson). L'Atelier des Enfants de Beaubourg a présenté récemment une exposition sur le thème de l'envol autour du mythe d'Icare. Cette année même B. Meheust, dans *En soucoupes volantes…* salue l'émergence du surnaturel et la constitution d'une nouvelle mythologie.

BIBLIOGRAPHIE D'ORIENTATION

ALLENDY R. (1926) - *Les rêves et leur interprétation psychanalytique,* Paris.

AMAT J. (1985) - *Songes et visions. L'au-delà dans la littérature latine tardive*, Paris.

ANONYME (1952) - *Bibliotheca aeronautica vetustissima,* IVe s. av. J.-C. Aristote, Thalès, VIII, I-32.

ANONYME (1984) - « Dédale géographe. Regard et voyage aérien en Grèce », *Lalies,* III, 147-164.

BACHELARD G. (1940) - *L'eau et les rêves,* Paris.

BACHELARD G. (1943) - *L'air et les songes. Essai sur l'imagination du mouvement,* Paris.

BACHELARD G. (1945a) - *La Terre et les rêveries du repos,* Paris.

BACHELARD G. (1945b) - *La Terre et les rêveries de la volonté,* Paris.

BACHELARD G. (1970) - *Le droit de rêver,* Paris.

BAUDOIN C. (1944) - *Introduction à l'analyse des rêves,* Genève.

BECATTI G. (1953-1954) - *La leggenda di Dedalo,* RM LX-LXI, 22 sq.

BÉRARD C. et HOFSTELLER M. (1979) - *Dédale et Icare, tradition ou renouveau ? Bronzes hellénistiques et romains,* Paris, 121-126.

BICKERMANN E. (1929) - « Die Röm. Kaiserapotheose », *Archiv. f. Religionswiss.,* 27, I-34.

BLANKENHAGEN P. H. von (1968) - *Daedalus and Icarus on Pompeian Walls, RM* LXXV, 110.

BOURGEOIS D. (1784) - *Recherches sur l'art de voler depuis la plus haute antiquité jusqu'à ce jour,* Paris.

BOUSQUET J. (1964) - *Les thèmes du rêve dans la littérature romantique,* Paris.

CALDERONE S. (1982a) - « Tentativo di esegesi : del sarcofago di Icaro nel Museo regionale di Messina », *AA Pel.* LVIII, 5-29.

CALDERONE S. (1982b) - « Il mito di Dedalo, Icaro nel simbolismo funerario romano », *Romanitas christiana,* Berlin-New-York, 749-767.

CHEVALLIER R. (1976) - « La 3e route de l'étain. À propos d'une œnochoé étrusque », *Mélanges Garcia y Bellido,* II, Madrid, 131-157.

CHEVALLIER R. (1982) - « Le mythe de Phaéton d'Ovide à G. Moreau », *Caesarodunum,* XVII bis, 387 sq.

CHEVALLIER R. (1984) - « Aquila supra draconem », *Mélanges Galliano,* 339-353.

CHEVALLIER R. (1989) - « Les cartes dans les sources historiques romaines », *Caesarodunum,* CR XXII, 158-166.

COLLECTIF (1967) - *Le rêve et les sociétés humaines,* Paris.

COMTE-SPONVILLE I. André, (1992) - *Le mythe d'Icare. Traité du désespoir et de la béatitude,* Paris.

COURCELLE P. (1967a) - « La postérité chrétienne du Songe de Scipion », *REL,* XXXVI, 205-234.

COURCELLE P (1967) - « La vision cosmique de saint Benoît », *R. Et. Aug.,* XIII, I-2, 97-117.

COWLING D. (1991) - « Ronsard, Du Bellay et Ennius : l'image du vol dans une Ode de Ronsard », *Nouvelle Revue du XVIe s.,* 9, 45-54.

CULIANU I.P. (1981) - « Le vol magique dans l'antiquité tardive (quelques considérations) », *RHR,* CXCVIII. I, 57-66.

CYRANO de BERGERAC Savinien de (1656) - *Histoire comique des États et Empires de la Lune.*

CYRANO de BERGERAC Savinien de (1662) - *Histoire comique des États et Empires du Soleil.*

DELLA SETA A. (1907) - *La genesi dello scorcio nell'arte greca,* Rome.

DEUBNER O. R. (1979) - « Boreas und Oreithyia. Eine attische Figurenlekythos », *Boreas,* II, 53-58.

DI BENEDETTO V. (1973) - « Il volo di Afrodite in Omero e in Saffo », *Quaderni Urbinati,* 16, 121-123.

DIEIS H. (1922) - « Himmels-und Höllenfahrten von Homer bis Dante », *Neue Jahrbücher für das klass. Altertum,* 49, 239-253.

Diogène (revue) - n° 158, 1992 sur le chamanisme.

DUHEM J. (1943) - *Histoire des idées aéronautiques avant Montgolfier,* Paris.

DURAND G. (1969) - *Les structures anthropologiques de l'imaginaire,* Paris.

DURET L. (1988) - « Néron-Phaéton ou la témérité sublime », *REL,* 66, 139-155.

ELIADE M. (1951) - *Le chamanisme et les techniques archaïques de l'extase,* Paris, (78).

ELIADE M. (1952) - *Images et symboles,* Paris.

ELIADE M. (1957) - *Mythes, rêves et mystères,* Paris.

FESTUGIERE A. J. (1949) - *La révélation d'Hermès Trismégiste,* Paris.

FOUCHER L. (1979) - « L'enlèvement de Ganymède figuré sur les mosaïques », *Ant. af.,* XIV, 155-168.

FRONTISI-DUCROUX F. (1975) - *Dédale, mythologie de l'artisan en Grèce ancienne,* Paris.

FUCHS G. (1969) - *Architekturdarstellungen auf röm. Münzen der Republik und der frühen Kaiserzeit,* Berlin.

GIOSEFFI D. (1963) - *s.v. Prospettiva, Enciclopedia Universale dell'Arte,* Venise-Rome, 107-124 (bibliogr.).

GRAND-CARTERET J. et DELTEIL L. (1910) - *La conquête de l'air vue par l'image (1495-1909),* Paris.

GREEN P. (1979) - « The flight-plan of Daedalus », *EMC,* XXII, 30-35.

HANFMANN G. (1935) - « Daidalos in Etruria », *AJA,* XXXIX, 189-194.

HAUBEN H. (1983) - « Unidentified flying Objects and Close Encounters in Antiquity, especially as reported in the Histories of Livy », *Festschrift Burck,* Munich, 30I-311.

HOLLAND R. (1925) - *Zur Typik der Himmelfahrt, Archiv f. Religionswiss.,* XXIII.

HONN C. (1910) - *Studien zur Geschichte der Himmelfahrt im klassischen Altertum,* Mannheim.

ILLOUZ Ch. (1991) - « L'Homme aérien aux noces du taro…», *L'Homme,* 120, 21-32.

ISLER-KERENYI C. (1969) - *Nike. Der Typus der laufenden Flügelfrau in archaischer Zeit,* Erlenbach-Zurich.

JACOB Chr. (1981) - « Dangereuses cérémonies », *Traverses,* 21 au 22 mai 1981, 83-95.

JOUKOVSKY F. (1969) - *La gloire dans la poésie française et néolatine du XVIe s.,* Genève.

KAPPLER Cl. (1987) - *Apocalypses et voyages dans l'au-delà,* Paris.

KEMPTER G. (1980) - *Ganymed. Studien zur Typologie. Ikonographie und Ikonologie,* Köln-Wien.

KOKCLAKIS M. (1982) - « The Iconograph of Icarus », *Concilium Eirene,* XVI, Prague, II, 29.

LAUFER B. (1928) - *The Prehistory of Aviation,* Chicago.

LENOIR G. (1982) - « La fuite de Médée (Ovide, Métamorphoses VII, 350-390) », *Caesarodunum,* XVV b, 51-55.

LEPIK-KOPACZYNSKA (1959) - « Die optischen Proportionen in der antiken Kunst », *Phil. Vorträge,* Wroclaw, 123-159 *(cf. Meander* XI, 1956, 239-258 et *Klio* XXXVIII, 1959, 69-100).

MALLY E. (1974) - *Bellerophon. Kompositorische und farbliche Untersuchungen am röm. Mosaik. Bellerophon aus Pfarndorf,* Wien.

MARE CHAUX P. (1990) - « Les métamorphoses de Phaéton. Étude sur les illustrations d'un mythe à travers les éditions des Métamorphoses d'Ovide de 1484 à 1552 », *Revue de l'Art,* 90, 88-103.

MEHEUST B. (1992) - *En soucoupes volantes. Vers une ethnologie des récits d'enlèvement,* Paris.

METZLER D. (1990) - « Der Seher Mopsos auf den Münzen der Stadt Mallos », *Kernos,* III, 235-240.

MIKOCKI T. (1990) - *La perspective dans l'art romain,* Warszaww.

MOEBIUS H. (1953) - « Ein hellenistischer Daidalos », *Jahrb.,* LXVIII, 96-101.

MORETTI G. (1991) - Aen. 7, 543 : « il volo di Aletto », *SFIC,* 112-120.

NEWBOLD R. F. (1991) - « Icarus, Great Mother and Great Goddess in Apuleius'Metamorphoses », *Latomus,* 400.

OPPENHEIM L. (1959) - *Le rêve et son interprétation dans le Proche-Orient ancien,* Paris.

PAINCRITIUS M. (1913) - « Die magische Flucht…», *Anthropos,* 8, 854-879 ; 929-943.

PANOFSKY E. (1961) - *La prospettiva come "forma simbolica"*, Milan.

PANOFSKY E. et SAXL F. (1926) - *Alate Antique. Symbols in Works by Holbein and Titian*, B.M.

PEIFER E. (1989) - *Eidola und andere mit dem Sterben verbundene Flügelwesen, in der attischen Vasen-malerei in spätarchaischer und klassischer Zeit.*

ROBERTSON M. (1979) - *Daidalos, Studies to Blankenhagen*, New-York, 78.

ROBKIN A. L. H. (1979) - « That magnificent flying machine », *Arch. N.*, VIII, I-6.

ROHDE E. (1928) - *Psyché*, Paris, 1893-94 (rééd. Paris, 1928).

RUBIN J. H. (1980) - « Le poète inspiré : le portrait de Lebrun. Pindare par J.-B. Restout », *Revue du Louvre*, 30, 77-78.

SCHOPPA H. et RIEDEL M. (1982) - « Les représentations d'Icare dans l'art romain provincial », *RAE*, 87.

STUCCHI S. (1986) - « La statua marmorea da Mozia e il viaggo aereo di Dedalo », *RPAA*, LIX, 3-61 (nombreuses références).

TEILLARD A. (1944) - *Le symbolisme du rêve*, Paris.

VIVIER R. (s. d.) - *Frères du ciel. Quelques aventures poétiques d'Icare et de Phaéton*, Bruxelles, 140.

WATAGHIN CANTINO G. (1969) - « Veduta dall'alto e scena a volo d'uccello », *RIA*, XVI, 30-107.

WHITE J. (1956) - *Perspective in Ancient Drawing and Painting*, Londres.

WHITE J. (1957) - *Birth and Rebirth of Pictural Space*, Londres.